

## CONCERTS DIVERS

**Concerts spirituels de la Société J.-S. Bach** (vendredi 26 novembre). — La Société J.-S. Bach a entrepris de faire entendre dans un cadre qui leur est propre quelques-uns des sommets de l'art musical religieux. Cette tâche, rendue ingrate par toutes les difficultés de mise au point qu'elle présente, a trouvé en M. Gustave Bret un ardent et zélé défenseur. Nous étions conviés à entendre aujourd'hui la première partie de cette œuvre colossale qu'est la *Messe en si mineur* de Bach.

Est-ce le fait d'ouïr un programme de musique religieuse dans une église sans que se déroule un service religieux, ou est-ce le sentiment tout personnel que suscite alors le fait de prendre une église pour une salle de concerts, je ne saurais dire, le fait est que j'ai gardé de cette audition un sentiment de froideur, que n'expliquent ni la divine musique de Bach ni l'exécution absolument parfaite qu'en a donnée M. Bret. A cette exécution, on pourrait seulement reprocher quelques lourdeurs passagères et peut-être aussi un manque de discernement dans le choix des interprètes. J'ai pour M<sup>lle</sup> Pifteau et son talent la plus sincère admiration, mais il ne me semble pas que son style si personnel soit parfaitement approprié à la musique de Bach.

Les passages les plus réussis dans leur traduction furent certainement les chœurs du *Gloria*, qui alternent avec les airs. Associons dans un même éloge le chef, l'orchestre et les solistes pour cette parfaite réussite : j'ai nommé M<sup>mes</sup> Malnory-Marseillac, Pifteau, Lina Falk ; MM. Planel et Hazart. Notons, au passage, que M. Bret sait obtenir de ses chœurs toute la gamme des nuances, sans qu'aucune fausse note vienne jamais heurter les oreilles. Le fait est si rare qu'il valait d'être signalé.

R. F.

**Concert des Compositeurs Hellènes** (26 novembre). — Ceux qui visitèrent, à l'Exposition, le Pavillon de Grèce durent y saisir, maintes fois, les présages d'une nouvelle « renaissance ». En se sentant eux-mêmes « saisis », comme par une lointaine voix venue du fond des âges, celle-là même qu'à ce concert allait nous faire entendre avec tant de puissance pathétique M<sup>me</sup> Speranza Calo, en une œuvre émouvante de Poniridy, *le Chant de l'Exilé*. Des broderies et des céramiques, des mosaïques et des statuettes, quelques tableaux enfin, entre autres un *Orphée parmi les Ombres*, — lui-même enveloppé d'ombre, et qui conjure cette ombre au fond de son être avant de la conjurer alentour — ; et c'étaient les linéaments non trompeurs d'un effort victorieux pour rejoindre le plus secret génie d'un sol et d'une race, à travers la triple tradition d'Hellas antique, byzantine et populaire. Mais cet effort, si perceptible parmi les arts plastiques, comportait-il un parallélisme musical ? Interrogation, à laquelle cette séance nous a apporté une réponse non douteuse.

Comme pour les arts plastiques, le viatique le plus indéniablement sauveur aura été celui que gardèrent les êtres proches de la glèbe, les familiers de la nuit peuplée d'étoiles ou des rivages de la mer peuplée d'îles. Et malgré les désastres, — ou les gloires non moins oppressives, — ils auront, en effet, maintenu séculairement les lentes mélodies et les thèmes, l'esprit des cantilènes que traversent les rappels de rêves ou les brusques cris d'angoisse avec, çà et là, les rythmes de danse, de possession et d'abandon. « Chant de l'exilé », là encore ; et « Orphée parmi les Ombres ». Les rhapsodes auront pu venir alors ; et du plus décisif d'entre eux, Manolis Kalomiris, aujourd'hui directeur du Conservatoire National d'Athènes et président de l'Union des Compositeurs Hellènes, nous aurons entendu, ce soir-là, lumineusement exécutées par M<sup>me</sup> Krino-Kalomiris-Zora, deux *Rhapsodies* (en *mi bémol* et

en *la*), personnelles en même temps qu'« objectives », ainsi que la deuxième partie, toute en « variations » d'un *Trio en fa dièse*, éclairé lui aussi (et adombré) d'esprit rhapsodique ; en attendant le poème symphonique couronné de chant, l'*Oubli*, dont la voix de M<sup>me</sup> Speranza Calo, précédée puis soutenue par le Quintette instrumental (l'auteur et le quatuor Krettly) creusa puis déploya le lyrisme tragique. Et que ne puis-je, faute d'espace, tenter de caractériser individuellement chacun des autres maîtres de cette nouvelle « renaissance » ? Un Mitropoulos et un Riadis ; Negeritis et Varoglis, Petridis et Zora ; ou encore l'épigrammatique Papadopoulos, plus pénétré d'influences occidentales, et enfin ce Poniridy du grand *Chant de l'Exilé* auquel j'ai fait allusion déjà, et dont le *Prélude* pour piano reste l'une des pages les plus originales que nous ait révélées ce concert.

Claude ALTOMONT.

**Concert Bruno Walter** (Salle Pleyel, 19 novembre). — L'illustre maître a conduit avec son autorité coutumière la *Symphonie en ré majeur* de Mozart. Malheureusement, l'excellent orchestre de la Société Philharmonique de Paris joue trop rarement du Mozart ; aussi, même sous la direction d'un pareil chef, n'a-t-elle peut-être pas réussi à rendre toute l'exquise finesse de ces pages.

En revanche, *Siegfried-Idyll*, pour laquelle nous n'éprouvons qu'une sympathie assez tiède, a été magnifiquement exécutée, ainsi que l'étonnante ouverture de *Benvenuto Cellini*, avec ses mouvements heurtés, sa curieuse orchestration, ses éclats et ses demi-teintes. Rien, dans ces deux œuvres, n'a été négligé.

La *Symphonie en mi mineur* de Brahms terminait le concert. Exécution parfaite. L'admirable premier mouvement, si nous voulons faire un choix dans l'excellent, nous a paru particulièrement bien rendu.

Remercions donc Bruno Walter d'être une fois de plus venu parmi nous.

Jacques HEUGEL.

~~~~~

## RADIO-DIFFUSION

**Postes Français.** — L'activité de la province se manifeste en de nombreux endroits : Lyon s'inscrit avec la *Symphonie du Nouveau Monde* (Dvorak) et le concert de Saint-Etienne ; Nice, Strasbourg avec le concert de Metz où nous distinguons l'*Ode Funèbre* de M. Maurat ; Rennes, Lille donnent ou retransmettent de beaux concerts.

Une mention particulière est due cependant à notre Orchestre National pour la qualité de l'exécution (Radio-Paris, dir. Ph. Gaubert). La *Symphonie en fa* de Ph. Gaubert est orchestrée par un musicien connaissant à fond Berlioz, sachant tirer un maximum d'effet poétique de la bonne entente des timbres, de leur valeur personnelle ou complémentaire. Œuvre non abstraite, à laquelle l'oreille s'intéresse, trouvant maints endroits où se délecter. A ce même concert, une fine traduction de la page centrale d'*Iberia* de Debussy qui, sans nuire au pittoresque, sait éviter la vulgarité de rythme et de langage, redoutable aux « espagnoleries ».

Sous la direction de M. Tomasi (Tour Eiffel), Saint-Saëns domine Aubert, Delibes et Massenet, avec *Phaëton*, l'un de ses meilleurs poèmes symphoniques, dont il faut vanter non seulement la construction, mais le trait si spirituellement descriptif, à la Haydn. Forme, thèmes (les trois, tonalités, agogique, y apparaissent conditionnés par l'action symphonique. L'intellectualité ? Elle sert l'œuvre ici, maintenant l'ordonnance dans l'expression de l'essentiel, serrant le sujet de près. La concision l'emporte sur les gros effets pyrotechniques qui eussent tenté combien d'artificiers dont les gerbes les plus éblouissantes, tôt éteintes, n'effacent point au ciel la plus petite étoile.

Maurice DAUGE.